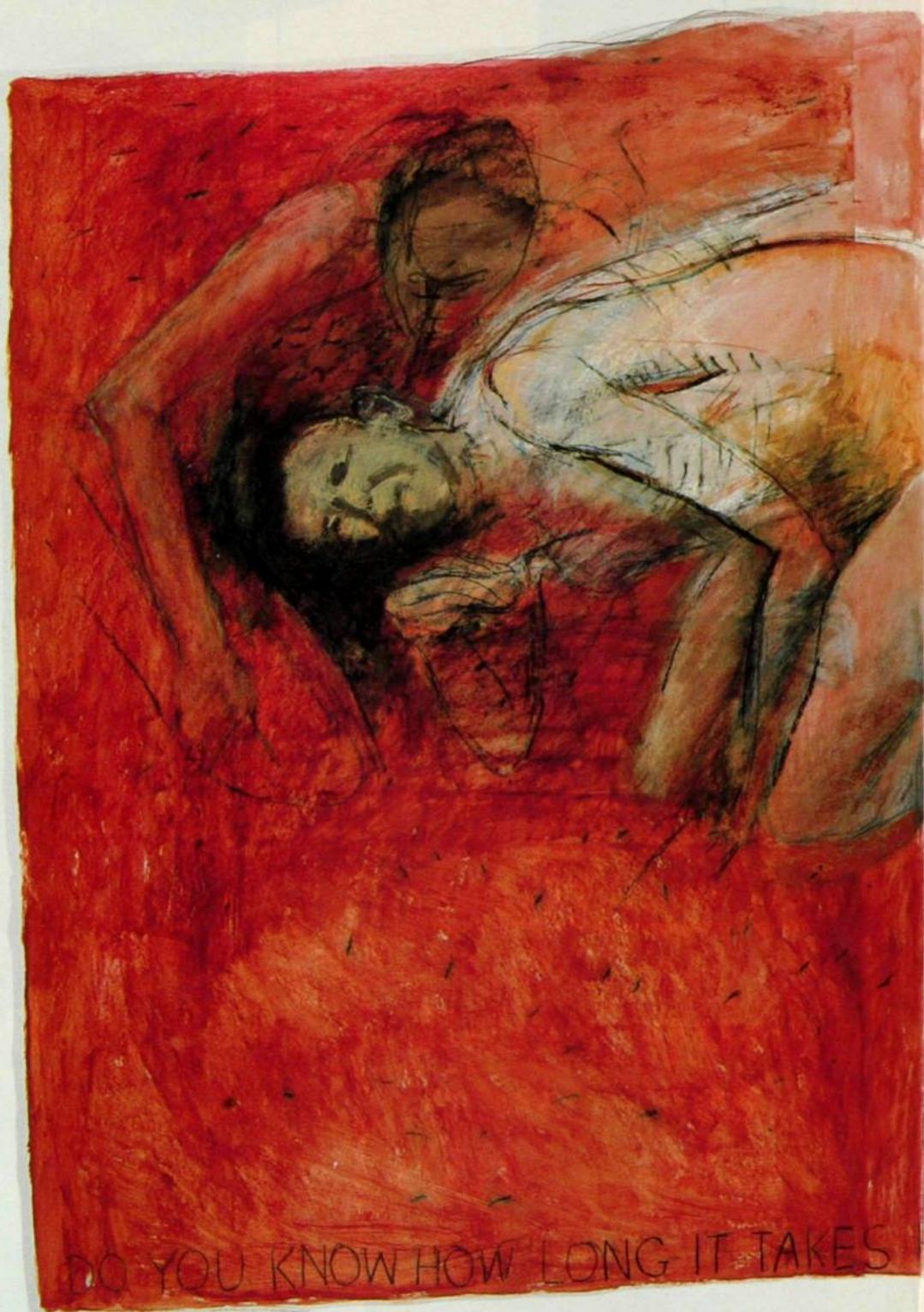


---

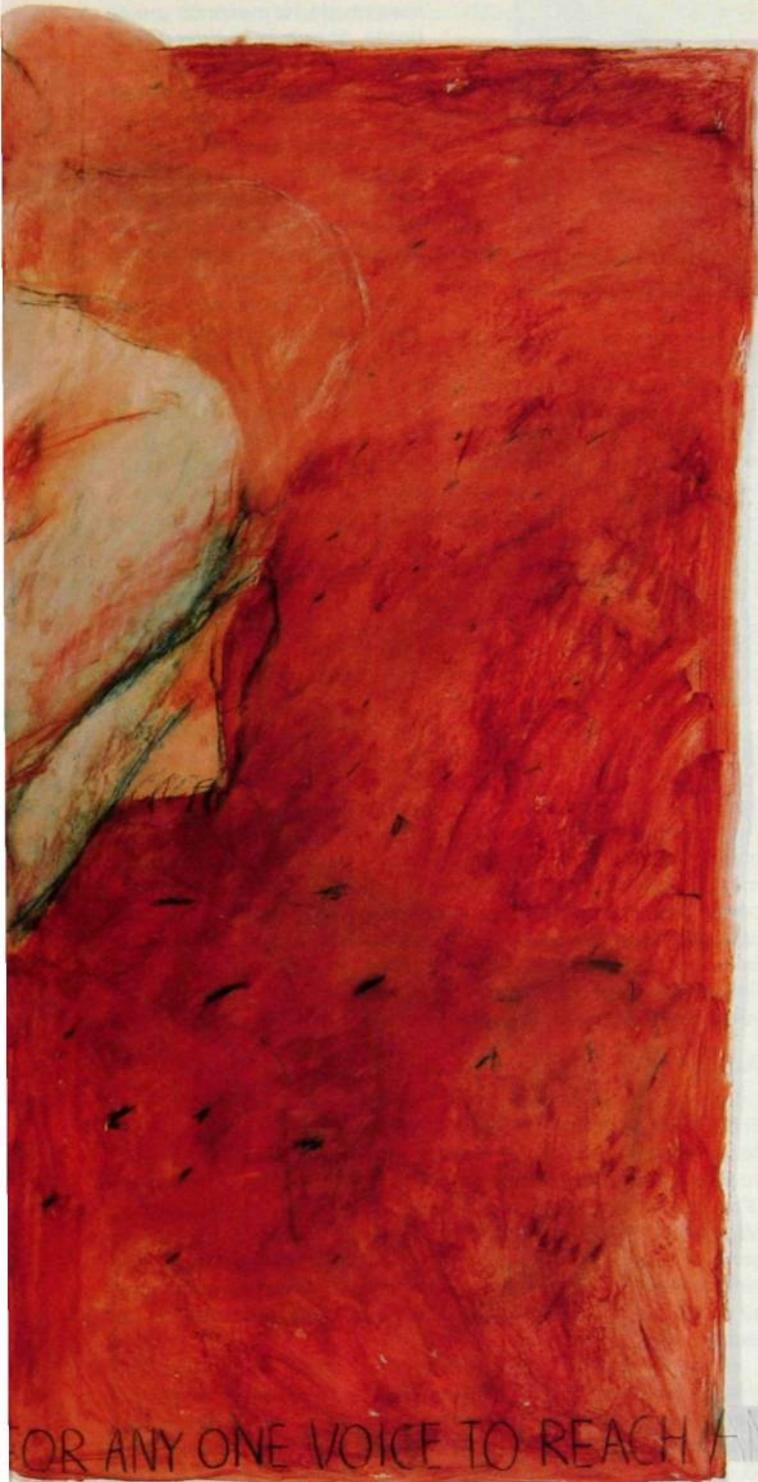
**SOPHIE GIRONNAY**

*Ça y est. Au moment où vous lisez les lignes, elle s'ouvre enfin, à Toronto, l'exposition itinérante Betty Goodwin que prépare, depuis trois ans, la conservatrice Yolande Racine pour le Musée des beaux-arts de Montréal. Lâchez tout, même les files d'attente de Vinci et prenez le train, le bateau, la trottinette pour aller voir ce qu'en 15 ans une artiste anglophone montréalaise a été capable de sortir d'elle-même. À moins que vous ne soyez de ces êtres boutonnés-bétonés qui ont peur de ressentir. Auquel cas vous attendrez sans doute prudemment que l'expo ait fini son grand tour<sup>1</sup> pour la voir à Montréal en mars 88. Car les oeuvres de Betty Goodwin ont cette façon de vous attirer, ou plutôt de s'approcher de vous et puis, sans crier gare, de vous empoigner les boyaux, comme avec une main invisible, et ensuite de tourner en vilebrequin, jusqu'à ce que l'émotion vous fasse monter les larmes.*

*Do You Know How Long... , 1985-1986, technique mixte sur papier, 96,5 x 104,5 cm, collection particulière.*



# L'ÉCORCHÉE



*Do you know how long it takes for any one voice to reach another...* Quel bel en-tête pour une interview, n'est-ce pas, que cette phrase (d'un texte de Carolyn Forché) qui est le titre d'une série de vos oeuvres. Qui donc alliez-vous être, Betty Goodwin? Avant de vous rencontrer, j'ai dû traverser toute une nébuleuse: cette aura de prestige qui vous environne, cette rumeur grandissante qui vous dit l'égale des plus grand-e-s ailleurs dans le monde (réputation qu'a confirmée le prix Borduas 1986), et puis surtout cet enveloppant cocon de ferveur admirative et attendrie, tissé par ceux et celles qui travaillent auprès de vous. Rigolo de s'apercevoir qu'un-e artiste, finalement, c'est tout à fait comme un tableau: non pas un phénomène isolé qu'on peut appréhender d'emblée seul-e à seul, à l'oeil neuf, à coeur nu, mais bien le noyau d'un compliqué réseau de références, savantes ou futiles.

Madame Goodwin arrive, exacte, à 5 h tapant: la politesse des reines. Première surprise: sa silhouette élancée, si haute, surmontée d'une touffe de cheveux rouges, bien coupés. Au physique, une Katharine Hepburn qui aurait oublié la dureté. Deuxième surprise, madame Goodwin semble plus effrayée que moi, tremble un peu. C'est le monde à l'envers! Ne reste plus qu'à se laisser couler, se faire confiance... entre écorchées on peut se comprendre.

Betty Goodwin a 64 ans, en paraît 50, et même 6 ou 7 par éclairs, est d'origine juive anglophone, est née et vit à Montréal. Avait toujours peur, quand elle était petite, que son père, marchand de tissus, de santé fragile, ne rentre plus à la maison. Et comme de fait, un triste soir, la mort... Betty dessine, peint, bref, «travaille» — c'est le mot qu'elle emploie toujours — depuis l'enfance («Je n'ai pas eu le choix, c'est ce que je faisais de moins mal; j'ai traversé misérablement mes douze années d'école, j'étais une très mauvaise élève...»), n'a jamais fait d'études officielles, en Beaux-Arts ou autre, a travaillé un court temps pour gagner sa vie puis s'est mariée, il y a 42 ans, à un Martin idyllique qui la soutient depuis et lui laisse tout l'espace nécessaire pour créer, tâtonner, flâner, hésiter, à son rythme. Voilà pour l'anecdote... dont elle se méfie comme de la peste.

«Je ne veux pas être anecdotique, faire du sentiment, dit-elle souvent à propos de son oeuvre. Cela peut sembler un gros contrat mais j'essaye tant que je peux de ne pas faire de concessions et d'aller toujours à l'essentiel. C'est pour ça que je lutte, tel est

PHOTOS: MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

mon but: atteindre l'essence.» Betty Goodwin s'en demande beaucoup, en effet, ne se reconnaît qu'une seule ambition, celle de donner le meilleur d'elle-même, «and more». D'une impitoyable exigence, elle détruit nombre de ses oeuvres, élimine les scories, nourrissant la poubelle d'une fortune en dessins (au grand dam de son «galeriériste» attiré René Blouin!).

«Je suis très lente, dit-elle encore, presque en s'excusant.

J'ai besoin de beaucoup de temps, de beaucoup d'espace pour réfléchir hors de l'atelier, me promener, lire, prendre des notes...» Hâte-toi lentement pourrait bien être la devise de cette artiste dont l'ascèse inspire le respect... et le sourire du Tao. Le cerisier creusait ainsi lentement racines, sachant qu'un jour lointain de 1987 il produirait ses plus beaux fruits, résultat du patient travail combiné du mûrissement et de l'effort. Telle est l'histoire édifiante, quasi exemplaire, de ce cheminement d'artiste.

### L'oeuvre au noir

Pendant plus de 25 ans Betty Goodwin piétine, tâtonne, cherche sa voie sans la trouver vraiment: «J'aimais peindre. Si j'arrêtais de travailler pendant trop longtemps, je me sentais désorientée, perdue. Seulement, je n'aimais pas ce que je faisais, c'était une peinture conventionnelle qui ne m'apportait pas de réelle satisfaction, ce n'était pas ma vision à moi.

«En 1969, découragée, j'ai décidé de laisser tomber la couleur et de voir ce qui arriverait si je me limitais au noir et blanc. J'ai pu faire de la gravure avec Yves Gaucher et c'est comme ça qu'un jour j'ai fait ma première *Veste*.» Une veste d'homme posée à même la plaque et qui s'imprime dans le papier. Ce matin-là, c'est la révélation, la grâce. «Cette oeuvre représentait, signifiait quelque chose de très profond pour moi, elle était directement issue de mon passé, de mon histoire personnelle, et me parlait en retour. Enfin, pour la première fois, la connexion s'était faite entre moi et ce que j'avais créé. Tout de suite j'ai senti que je tenais quelque chose. J'étais très émue, très heureuse. Et j'ai continué...»

À 46 ans, donc, Betty Goodwin devient, de son propre avis, une véritable artiste professionnelle. Elle se trouve une galerie, des acheteurs. Comment expliquer, d'ailleurs, un tel consensus? Vous peignez-peinez pendant des années dans l'ombre et à la première oeuvre qui vous donne une vraie joie, les spécialistes aussi — collectionneurs, historiens d'art, etc. — vous reconnaissent du talent. «C'est que, dit-elle, quand on fait quelque chose qui vient du plus profond de soi-même, qui est totalement honnête, ça se voit.» Là-dessus, elle me sourit, le charme même, et me noie dans un flot d'yeux bleus (quel est l'imbécile qui a classé le bleu dans les couleurs froides?), le temps que je me sonde intérieurement à savoir si moi aussi je suis honnête et si ça paraît. Ouf! Plus rien de vilain ne peut nous arriver: elle ne se moquera pas de mes questions, je ne me changerai pas en monstresse des médias assoiffée de sang-sationnalisme, le micro ne mordra personne. Nous sommes complices, deux malades d'authenticité piégées dans la situation la plus artificielle au monde: l'interview.

Mais dites-moi, madame Goodwin, comment, mais comment ça fonctionne, la création? «Ce qu'il y a de certain c'est que ça ne vient pas d'un bloc, tout d'une pièce. On passe par énormément de joie, d'exaltation, d'excitation, énormément de tristesse, d'angoisse. En fin de compte, c'est un besoin, de travailler, rien d'autre, ça devient tellement intégré à votre vie que vous ne vous posez même plus la question de savoir si vous allez continuer ou non. Mais la part créatrice, elle, n'est pas toujours au rendez-vous... il n'y a pas de règle, pas de maquette. Je crois qu'on ne peut pas définir la création en termes précis... sinon dans les dictionnaires!» Insuffisance des mots, suffisance des parleurs: cette incongruité nous fait rire soudain toutes deux. Pourtant, elle poursuit:

«C'est tout un processus évolutif. Par exemple quand je travail-



Betty Goodwin

le, parfois je prends du recul, je réfléchis hors de l'atelier, je dois essayer de formuler ce qui se passe, et puis je reviens vers le travail. Et là je dois fermer la porte sur ma conscience et puis laisser remonter tout ce qui, depuis l'inconscient, cherche à refaire surface. La plus grande part du travail cérébral s'est faite avant... En fait, il s'agit de comprendre comment utiliser son instinct. Et aussi de nourrir cet instinct, car on ne peut pas vivre indéfiniment sur ses réserves:

il faut marcher, voir, lire beaucoup. Vous nourrissez votre conscience et ensuite, c'est refiltré par votre inconscient.

«C'est un mélange des deux, un équilibre. Et quand cet équilibre est bon, c'est là qu'il commence à se passer des choses. À un certain moment, il arrive que l'oeuvre elle-même prenne le relais, vous tend la main, vous aide, entame un dialogue avec vous... C'est un équilibre très très fragile, vous le laissez venir par-dessus votre épaule, vous marchez autour sur la pointe des pieds... Parfois vous le tenez toute la journée, alors c'est merveilleux, vous flottez. Et puis des fois le contact ne se fait pas, il faut faire autre chose, dessiner, attendre que quelque chose se produise, un déclic, une forme qu'on aura vue en marchant, par exemple, et qui aura déclenché tout un nouveau cycle, quelque chose qui va permettre au contact de se rétablir...»

«Autrefois, les périodes de retrait, de blocage me semblaient horribles, totalement dévastatrices, mais maintenant j'ai plus de foi en moi-même...» Ce qui revient à dire qu'aujourd'hui vous éprouvez moins de désespoir? Que c'est plus facile? «Oh! non! Au contraire, plus on avance plus c'est difficile parce qu'on veut plus... Mais il n'y a pas de contradiction, ça ne se divise pas comme ça si facilement. On peut très bien être complètement désespérée, mécontente de ce qu'on fait d'un côté et puis d'un autre côté garder la foi, savoir que ça va revenir. Moi je continue, je m'accroche, je continue jusqu'à ce que le papier ne rende plus rien, meure de sa belle mort, et je passe à autre chose... Je persévère. Je persévère avec un P majuscule.»

### Au coeur du monde

Loin des modes et des écoles, Betty Goodwin poursuit son petit bonhomme de chemin. Ce qui ne l'empêche pas, au contraire, de se retrouver au coeur de notre monde actuel, dont elle ressent, «catalyseuse» d'angoisses, les battements inégaux et malades. D'où l'apparition, dans son oeuvre, des formes humaines: ces *Nageurs* de 1982, dont on ne sait s'ils se noient ou bien s'ils émergent, et tant d'autres corps disloqués, distendus, partiels, qui tentent de naître, de se frayer un passage, de communiquer, sans qu'on puisse jamais décider s'ils sont en train d'échouer ou de réussir.

«L'art minimal n'est plus suffisant pour traiter de certains problèmes de notre monde actuel. Moi, en tout cas, j'ai besoin d'avoir recours à la forme humaine pour exprimer ce que je ressens face à tout cela: le chaos dans lequel nous vivons, les 53 guerres, la course à l'armement, les compte-rendus d'Amnistie internationale (plus tard dans la conversation elle parlera du sort injuste fait aux femmes, en Inde par exemple), toutes ces questions, ces menaces. Et en même temps, ce pays-ci qui est un paradis en comparaison... Et je veux l'exprimer de la façon la plus intense, la plus directe possible.

«Et là vous allez me demander de vous expliquer avec des mots ce que je ressens, justement, face à tout ça. Eh bien je vous répondrai que je ne peux pas le formuler mais que tout est là, dans mes travaux, c'est ça mon moyen d'expression. Le monde dans lequel je vis, ajouté à la façon dont je vis, ajouté à ce qui est relié à moi, ajouté à ce que j'ai vu... voilà, c'est comme ça que ça ressort, c'est ça que ça donne sur le papier.»

Betty la femme, celle qui aime et rit, souffre et pleure au fil des instants, intervient plus à l'heure de la perception qu'à celle de

l'expression. Traversée par le monde qu'elle focalise et puis nous restituée, un peu à la manière d'une loupe ou d'un verre déformant, l'artiste n'a de caractère individuel, voire d'identité sexuelle que par transparence:

«Je suppose qu'en tant que femmes nous percevons les choses différemment jusqu'à un certain point, mais je ne crois pas qu'en regardant une oeuvre on puisse deviner si c'est un homme ou une femme qui l'a faite... D'un côté je ne veux pas être anecdotique, et depuis les *Vestes* je n'ai plus rien fait d'aussi directement relié à moi, mais de l'autre je suis affectée très fortement par ce qui m'arrive. Alors, je suppose que ça transparaît dans ma façon de percevoir le monde, à travers ma vision personnelle.»

### Dialogue avec le visible

Si l'artiste peut s'alimenter à même l'actualité la plus immédiate et brûlante, le destin de son oeuvre, en revanche, sera de retourner à la société et d'y faire sa part: «Historiquement, les artistes ont joué un rôle énorme. Et en tout cas maintenant, à l'heure présente, je crois que ce qu'une artiste a de mieux à faire, c'est de partir de ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui et de l'exprimer du mieux qu'il-elle le peut, à sa manière la plus personnelle. Pour ma part, je me sens très concernée, très inquiète; je ne peux pas ignorer ce qui se passe. Alors je fais de mon mieux... Aurai-je un effet aussi fort sur la société que les politiciens, je n'en sais rien, mais je ne peux pas ne pas essayer, en tout cas. Ça peut rejoindre les gens, qui sait?, quel que soit ce qu'ils en retirent. Je sais que moi quand je suis émue par un oeuvre, ça me change un peu. Une oeuvre peut entrer dans votre système, changer votre façon de voir, vous influencer.»

L'oeuvre s'impose, agit par sa qualité artistique et sa vérité d'abord. Le message politique peut être utile mais non indispensable. Ainsi, à propos d'artistes féministes, Betty Goodwin dira: «C'est extrêmement rare de pouvoir à la fois faire une bonne déclaration politique et en même temps une vraie oeuvre d'art. Mais quand ça arrive, c'est formidable, et je pense que c'est important

pour les femmes que certaines, comme Nancy Spiro ou Judy Chicago, en soient capables. Seulement, ça me dérange quand on met les créatrices à part, dans des expos pour femmes seulement. Je pense que l'art doit être intégré, et si une femme a quelque chose à dire de spécifique en tant que femme et que ce qu'elle fait est une bonne oeuvre d'art, alors là, bravo, c'est merveilleux.»

De toute façon, rôle social ou pas, le destin d'une oeuvre est de sortir de l'atelier. Exposer un travail aux avis, aux réactions, aux critiques, le rendre et le remettre au monde, c'est, pour Betty Goodwin, l'ultime et nécessaire étape du processus de création. Le cycle, ainsi, se complète, qui mènera à un autre, et ainsi de suite.

Et puis montrer ses travaux, ouvrir les portes de son atelier, c'est entamer le dialogue avec le public: «J'aime que mon travail ait une signification différente suivant chaque personne. Je ne fais pas une déclaration univoque... Et puis on aime toujours savoir que ce qu'on fait a un impact, quel qu'il soit, sur les autres. Et c'est comme ça dans toutes les formes d'art.»

Madame Goodwin, exacte, partit à 6 h: la politesse des reines (quelqu'un l'attendait). Elle prit le temps de me remercier pour cet échange enrichissant: le monde à l'envers! Je venais de rencontrer l'essence de l'élégance, celle du coeur, et la regardais partir sans rien trouver à dire, muette, *dumbfounded*... *Do you know how long it takes for any one voice to reach another...* 

1. Musée des beaux-arts de l'Ontario à Toronto (bilan des 15 dernières années), du 2 mai au 12 juillet; Vancouver Art Gallery, du 20 août au 22 octobre; 49<sup>e</sup> Parallèle, New York (dessins de 1984 à 87), du 9 au 30 janvier 1988 et, grande première dans l'histoire de la peinture québécoise, The New Museum of Contemporary Art, New York (une installation nouvelle), du 21 janvier au 13 mars; Musée des beaux-arts, Montréal, du 11 février au 28 mars.

**LA**  
**L'ANDROGYNE**

Une liste des nouvelles parutions est publiée trois fois l'an. Abonnement annuel gratuit.

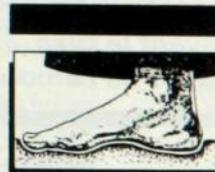


**LIBRAIRIE LESBIENNE, FÉMINISTE**  
3636, boul. St-Laurent, Montréal H2X 2V4 Tél.: 842-4765

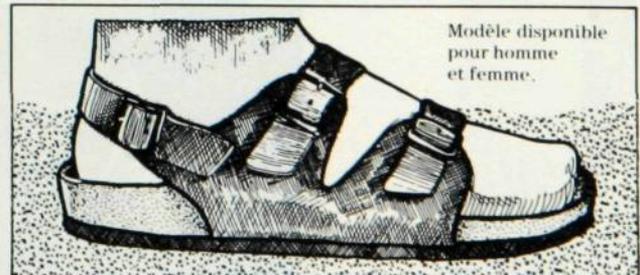
Pour un été naturel et confortable

**Birkenstock**

Les sandales BIRKENSTOCK sont conçues scientifiquement pour rendre la marche confortable et agréable.



Copié mais jamais égalé, le fameux support BIRKENSTOCK recrée les conditions de marche sur surfaces naturelles.



Modèle disponible pour homme et femme.

Été... soleil, montagne, mer, vent, action...

**Blacks...** vêtements en mouvement, dans l'espace, dans le temps... vêtements complices, naturels, costauds, authentiques comme une seconde peau.  
**Blacks...** le seul arrêt avant l'aventure, pour tous vêtements et équipement.

 **Blacks**  
CAMPING INTERNATIONAL  
3525 Chemin Queen Mary, Montréal

Vêtements pour l'aventure!  
(514) 739-4451 — 739-2141